

## Une Chanteuse des Rues.

« Dès qu'elle m'aperçut, Louise essaya de se lever ; je lui fis signe de n'en rien faire. J'avais des battements de cœur à étouffer, et je me rappelle même que mes jambes n'étaient point trop solides. D'une voix éteinte par l'émotion : « Toi ici, ma pauvre Louise ! dis-je en lui prenant la main, qu'est-ce que ça veut dire ? que t'est-il arrivé ? » Elle attacha sur moi des regards pleins de mélancolie où je lus à la fois que je méritais des reproches et qu'elle me pardonnait. « Ah ! sans le vouloir, dit-elle, vous m'avez fait bien du mal, monsieur Philippe. » Je reculai d'un pas et la regardai avec stupeur. « Moi ? fis-je. — J'ai dit sans le vouloir, reprit-elle ; car je vous sais incapable d'avoir en jamais l'intention de me rendre malheureuse. » Mon intérêt était excité au plus haut point. Je me rapprochai. « Je ne te comprends pas, ma bonne Louise, dis-je à mi-voix ; à part une pensée mauvaise que j'ai nourrie contre ton honnêteté, pensée que tu as déjouée par ta conduite, je ne sais pas que j'aie d'autre faute à me reprocher dans mes relations avec toi. — Avez-vous donc oublié notre rencontre de Vincennes ? me demanda-t-elle. — Non, certes, répondis-je ; je me souviens même de m'y être conduit assez grossièrement. — Mais je dois dire, pour ma défense, que je n'avais pas la tête bien libre. — Je ne vous en veux pas, me dit Louise. Cependant, apprenez que de cette rencontre ont découlé tous les maux qui font que vous me voyez ici. » J'étais confondu.

« En effet, j'avoue que, pour moi, jamais plus impénétrable problème n'avait été proposé à la sagacité d'une intelligence humaine. Je renonçai sur-le-champ à l'honneur d'en découvrir la solution, et suppliai Louise de m'épargner, par une explication rapide, la peine de la chercher. Fragment par fragment en partie avant la visite, en partie après, elle m'apprit tant bien que mal ce que j'avais hâte de savoir. Avec votre imagination, vous complèterez à loisir les lacunes d'un récit nécessairement fort incomplet. Je suis certain, en outre, que les ressources d'une psychologie ingénieuse ne vous manqueront pas pour expliquer et sonder des faits dont je ne puis que vous garantir la parfaite exactitude... »

### IV.

Philippe se reposa un moment et poursuivit :

« Vous connaissez Louise, et j'ai peu de chose à modifier dans le por-

trait que je vous ai fait de Moser. Il eut été difficile de rencontrer deux natures mieux assorties, c'est le mot ; car, sans se ressembler, elles se complétaient l'une l'autre. Au rebours de ce qui devrait toujours être dans les ménages, la femme, en celui dont je parle, y représentait la raison, et l'homme, le sentiment. Moser n'avait pas tardé à reconnaître la supériorité de sa femme en matière d'intérêt, et s'en était bientôt exclusivement reposé sur elle pour tout ce qui est relatif à l'économie domestique. Il se bornait à tâcher d'atteindre chaque jour le maximum d'un salaire dont il apportait, tous les samedis, la somme intégrale. Il avait, en échange, un intérieur propre et joyeux, une nourriture variée et solide, du linge toujours blanc, des vêtements toujours en état et bien brossés. Leur vie, si elle était privée de grandes joies, était exempte aussi de grandes peines. De temps à autre, le soleil et la solitude de leur quartier les attiraient dehors : ils passaient la barrière, erraient à travers la campagne, et dinaient à l'ombre des arbres, au bruit des quadrilles d'un cabaret. Et quand l'uniformité de cette vie menaçait de la leur rendre à charge, il leur naissait un enfant, lequel, en réalisant leurs plus chères espérances, rajeunissait en quelque sorte les charmes de leur association. Tout, en un mot, leur souriait. Les couches de Louise s'accomplissaient sans l'apparence même d'un accident ; elle se trouvait bientôt sur pied, aussi fraîche, aussi gaie, plus belle qu'auparavant. Six mois après environ, ils inauguraient la reprise de leurs tranquilles promenades. Confiant le sommeil de leur gros garçon aux soins d'une vieille voisine, ils mettaient un beau jour à profit et partaient pour Vincennes, où ma mauvaise étoile, comme je vous l'ai conté, me jetait sur leur passage.

« Ne prévoyez-vous pas déjà les conséquences de cette funeste rencontre ? Était-il possible que ce qui parut clair jusqu'à l'évidence à mes indifférents amis, ne parut point tel à un mari d'un caractère ombrageux et du jugement le plus borné ? Ajoutez que Moser, depuis son mariage, n'avait pas discontinué de vivre comme un coq en pâte, c'est-à-dire dans l'aisance, sans trouble, sans chagrins, et qu'il avait en quelque sorte à expier cette longue sérénité dont il était encore à connaître le prix. À l'avidité, on peut dire, avec laquelle il se saisit du soupçon et l'implanta en lui, on eût juré qu'il fût las des bienfaits d'une paix profonde et aspirait à subir des épreuves. Louise épuisa en vain des trésors de persuasion et de tendresse : elle lui expliqua qui j'étais et entra dans tous les détails capables de justifier, jusqu'à un certain point la

familiarité de mes manières et de mon langage. Il n'eut pas même l'air de l'entendre. Il l'entendit toutefois, mais pour trouver dans chacune de ses paroles, autant de témoignages d'une liaison qui devait prendre, à ses yeux, des caractères de plus en plus criminels. Un soupçon unique le gagna de proche en proche et l'envahit comme une gangrène. Son sommeil, d'ordinaire si paisible, fit place à des insomnies douloureuses. Il eut le front perpétuellement chargé de nuages, il ne parla plus que par monosyllabes, il repoussa avec rudesse les caresses de sa femme et affecta même de n'avoir plus aucun souci de son enfant. Son intérieur lui devint odieux, il se déshabituait peu à peu de prendre ses repas chez lui, se leva le matin de plus en plus tôt et rentra chaque soir toujours plus tard. Louise ne pouvait lui adresser la parole sans qu'il s'irritât plus encore ; elle se taisait donc et contenait ses larmes dans l'espérance que le temps, mieux qu'elle, aurait raison d'un désespoir fondé sur des chimères. Mais loin de là, le temps, au lieu d'atténuer l'énergie du poison que j'avais versé à ce malheureux, semblait en accroître la violence. Il en vint à souffrir au point qu'il chercha dans la débauche un allègement à son supplice.

« Pour comble de malheur, il n'échappa point à ce besoin de communication que nous éprouvons tous dans la tristesse comme dans la joie. Je dis pour comble de malheur, puisque aussi bien il choisit, d'après l'extérieur, celui de ses camarades qui était le moins apte à ce rôle, un Parisien joyeux et sceptique, lequel, sous des airs de franchise et de bonhomie, cachait un railleur et outrancier. Il n'appelait Moser que *Chouroute-mann* et ne l'aimait point, d'abord parce qu'il n'était point de Paris, ensuite parce qu'il était marié, laborieux, économe. Si, après les avoir provoquées, il écouta volontiers ses confidences et parut prendre la plus vive part à son chagrin, ce fut pour l'encourager dans sa jalousie, s'en faire un jouet et le tourner en ridicule. Parmi les ouvriers de l'atelier, tous bientôt instruits comme d'une chose avérée de la mésaventure de Moser et au fait de ses tortures, quelques-uns trouvèrent plaisant de lui serrer la main à tour de rôle et de lui apporter leurs condoléances railleuses. Sans parler de cela, il n'était pas de jour où le Parisien ne l'entraînât à la barrière et ne lui fit faire nombre de stations chez les marchands de vins.

(La suite au prochain numéro)

— Un chétif argument détourne souvent d'une grande vérité ; c'est le grain de sable dans l'œil qui lui dérobe la lumière.